

Considérations largement improvisées sur le rock and roll, le scoubidou, la performance et l'art d'attitude...

Arnaud Labelle-Rojoux

Number 81, Spring 2002

Arts d'attitude

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/46040ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Labelle-Rojoux, A. (2002). Considérations largement improvisées sur le rock and roll, le scoubidou, la performance et l'art d'attitude.... *Inter*, (81), 28–29.

Considérations largement improvisées sur le rock and roll, le scoubidou, la performance et...

On vient d'entendre Bobby RYDELL... Bobby RYDELL, c'était un jeune chanteur américain blanc, blanc et blond, joli gentil garçon propre, qui a été lancé après Elvis PRESLEY pour tempérer l'image rebelle et noire, ou pseudo-rebelle, que celui-ci donnait du rock and roll. Il a été largement promotionné, avec d'autres, disons-le, pas forcément nuls, tant s'en faut, tels DION ou Ricky NELSON (il fera comme eux une honnête carrière), pour offrir en somme un versant positif à quelque chose qui était alors à peine perçu comme de la musique, mais considéré par beaucoup comme un phénomène inquiétant, sauvage, destructeur, immoral. Un phénomène négatif, donc... Si j'ai commencé par cette charmante et toujours fraîche chanson dansante – quoique intitulée *Wild One* (comme le film de Lazlo BENEDEK avec Marlon BRANDO en *biker* torturé) – cela, en apparence, sans rapport avec ce qui vient d'être dit (encore qu'il s'agit bien, derrière la question de la morale et de l'apparence, d'« attitudes » construites...), c'est pour introduire une notion de dualité, voire d'ambiguïté, qui me semble avoir été à peu près absente du propos général. Peut-être, sans doute même, n'ai-je pas bien compris tout ce qui a été dit, mais il me paraît en effet qu'on ne peut évoquer quelque phénomène que ce soit ou analyser un concept sans intégrer un contre-discours dévoilant un envers à toute chose, insinuant le doute... Et des doutes, je dois dire que j'en suis bardé ! ... Ils ne sont d'aucune sorte imputables à cette table ronde, mais je constate d'emblée deux ou trois points : je note d'abord que je suis, par mon état d'artiste devant plusieurs éminents critiques et théoriciens, de fait isolé ou singularisé (même si je suis largement d'accord avec certains propos tenus ici, en particulier ceux de Nicolas BOURRIAUD). Cela, d'une certaine manière, tombe plutôt bien, puisque je peux de la sorte affirmer ma position d'artiste – laquelle n'illustre en aucun cas une thèse – sans rien faire d'autre que d'être ou de paraître. Je suis Arnaud LABELLE-ROJOUX et ne parle qu'en mon nom. Mon parcours est celui d'un performeur qui depuis longtemps a refusé l'enfermement dans la discipline performance, mais qui revendique cependant, sans toujours savoir comment le formuler, une façon d'agir, l'art ayant certainement à voir avec l'expérience de la performance. Cela ne va pas, parfois, sans sentiments mêlés. Je suis par nature contradictoire. Le discours de vérité n'est pas mon fort... Le deuxième point, à propos précisément du contenu de mon intervention – enfin, initialement ! – concerne, disons, le langage... Lorsque Richard MARTEL m'a invité pour ce colloque, il m'a demandé quel en serait le titre. Celui-ci, qui n'a semble-t-il pas circulé, était : « La performance est-elle un scoubidou ? » Je vous dirai dans un instant ce que j'entendais mettre derrière cette interrogation étrange, mais je dois certainement rappeler auparavant ce qu'est, ou ce qu'était, un scoubidou... Souvenez-vous : retour aux années soixante, cette fois... Aux années *twist*... Aux années Marsipulami... Aux années Formica... Le scoubidou, c'était ce petit objet en brins de plastique de couleurs vives, comment

dire, tressés ? Entrelacés ? Nattés ? Objet de pacotille assez indéfinissable, truc idiot ne servant à rien, mais figurant astucieusement mille choses, une croix, un encadrement, des accessoires généralement allongés pour porte-clés, n'importe quoi... Il y eut une véritable « folie scoubidou »... Tous les enfants fabriquaient des scoubidous dans les cours d'école, tout le monde ou presque en avait sur soi, en portait à la ceinture... Et puis un jour, on ne sait pas pourquoi, plus de scoubidous... Disparus... Plus personne ne s'y intéressait... Il y eut ensuite la « folie porte-clés » (je ne me souviens plus comment on appelait les collectionneurs de porte-clés publicitaires... Ils avaient un nom formidable : *copo* ou *poco* *quelque chose*, *philes* peut-être... Leur magazine tirait à un nombre d'exemplaires supérieur à *Paris Match*... La folie !), puis celle tout aussi envahissante et éphémère du Rubik Cube... Bref, pourquoi ce titre ? Pour attirer l'attention un peu brutalement et ironiquement sur le fait que les choses ne sont pas immuables et que, comme les scoubidous par exemple, la performance – le mot et la pratique – qui a certes fortement marqué une époque n'est pas pour autant homologuée à jamais... Tout passe, tout lasse, c'est entendu, mais, on l'aura subodoré, pas seulement : les contextes changent très profondément et l'artiste – aurait-il comme moi son nom associé à l'« art action » – ne peut que s'interroger sur la pertinence aujourd'hui des pratiques dites *performatives*, voire même sur la validité du mot performance, dévotieusement repris à l'envi... Je soutiens, comme je l'ai déjà fait ici même à Québec il y a deux ans, que l'usage du terme n'est plus forcément adéquat pour parler de certaines pratiques contemporaines, et que l'obstination à vouloir à tout prix accomplir des performances dans certains contextes relève d'une absence d'esprit critique. On nous mitonne encore, par exemple, des festivals de performance, souvent fastidieux, louables certainement dans leur intention de présenter une variété d'artistes *en action*. On est pourtant, de mon point de vue, à côté de la plaque quant aux enjeux actuels. Cela ne veut pas dire que le genre de la performance soit dépassé – aucun genre ne l'est jamais en soi – mais le contexte d'un festival lui enlève de toute évidence sa dimension primitivement dérangeante. On est en face d'un spectacle, ou tout du moins d'un art spectacularisé, qu'il convient de considérer comme tel. Ce n'est certainement pas une raison pour abandonner la partie, mais Nicolas BOURRIAUD le signalait tout à l'heure : on ne peut guère aujourd'hui – ou plus – surtout dans un contexte spectaculaire l'envisager comme un art critique. Quant à la notion d'attitude, et là encore je rejoins Nicolas BOURRIAUD, il me semble qu'elle n'est pas restrictive aux arts *performatifs*. Tout artiste engagé dans un travail parfaitement assumé (je ne parle pas là d'art militant, mais d'un art qui dit « Je » en toutes circonstances) est forcément quelqu'un dont l'attitude, c'est-à-dire le comportement général, mais aussi la morale, compte au moins autant que l'œuvre (performance, peinture, vidéo, que sais-je...), ou

l'art d'attitude...

lui est indissociable, lorsque cette œuvre, naturellement, n'est pas complètement dépendante de l'existence de l'artiste. Il se trouve que j'ai publié il y a moins d'un an un petit livre, *Leçons de scandale*, dont le sujet tournait en quelque sorte autour de cet engagement-là, puisque j'y évoquais des œuvres faisant problème en leur temps, ou dans un contexte social ou politique spécifique, engageant leurs auteurs bien plus qu'au travers de postures explicitement engagées. Le scandale, et c'est là son étymologie, est une pierre sur laquelle on bute. On n'en comprend pas l'essence ou la fonction. L'art scandaleux pourrait se définir comme un art qui pose les bonnes questions au mauvais moment... Il y a une attitude de MANET à être le peintre d'*Olympia* qui choque le bourgeois, une attitude de BAUDELAIRE à déplaire, ou de CRAVAN à être autant poète que boxeur... L'attitude est dans le scandale provoqué... Dans la butée... La parodie critique, telle que je l'ai envisagée dans un autre livre, antérieur de trois ou quatre ans à *Leçons de scandale*, *L'art parodic'*, est un des moyens du scandale. Une forme de décalage volontaire... Parfois le rire seul suffit... Jacques LIZÈNE, qui peut, plus que quiconque, légitimement revendiquer le qualificatif d'artiste d'*attitude*, terme qu'il emploie dès les années soixante, l'est autant lorsqu'il peint, par exemple, une peinture monochrome tendue sur un châssis voilé, peinture sur laquelle il inscrit : « châssis voilé », que lorsqu'il se définit comme « artiste de la médiocrité » ou qu'il décide sans héroïsme particulier de ne jamais procréer en subissant une vasectomie. Il s'agit dans tous les cas de faire capoter les modèles admis... *L'art parodic'* est une sorte d'hypermorale irrespectueuse et singulière à rapprocher, bien sûr, de l'« idiotie » telle que l'a théorisée Jean-Yves JOUANNIS : une attitude visant à « dénoncer l'illusion du chef-d'œuvre » en expérimentant les zones « infâmes » que constitue l'expérience du « fiasco, de l'ignominie, du grotesque, de la dérision »... Peu importe alors que les œuvres soient de la peinture à l'huile, de la sculpture en mie de pain ou de la performance... L'attitude *parodic'* est la recherche de l'exception, non pour faire exception mais pour établir l'existence de sa propre singularité au risque du ratage, du ridicule, de la « médiocrité »... Cela oblige à se décrasser des pseudo-vérités assénées comme autant de lieux communs, et à se garder des enfermements catégoriels. Il est difficile, disant cela, de ne pas faire son autocritique : je suis certainement hanté par moi-même ! ... Mais enfin, Ben l'a dit il y a déjà bien longtemps, l'ego est au cœur de tout ce qui peut être appelé « art d'attitude », et cela ne va pas évidemment sans ambiguïté. À commencer par le rapport entretenu avec l'œuvre : on s'en moque, on la nie, on en a honte, mais on la revendique et on la signe !